



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	45 fr.	82 fr.
Autres Départements....	50 fr.	95 fr.
Etranger, port en sus.		

DIRECTION ET RÉDACTION :

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 71

BOITE POUR LA CORRESPONDANCE

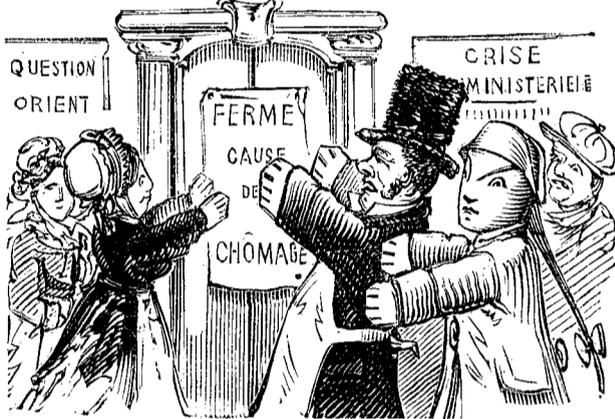
Pourquoi le Travail ne marche pas par GUIGNOL

Z'enfants, j'ai le gigier tout gonfle, et de mes agnolets y gicle tout plein de larmes, quand je pense à c'tas de frangins que sont dans la canuserie, les taffetiquiers, velouquiers et autes, et que se trovent engouffrés jusqu'au cou dans le chômage. Gn'a pas à dire mon bel ami, et pis piailler de babioles; l'ovrage va pas — mais là, pas du tout — quoi! Et dire que c'esse toujours sus c'tte pauvre canuserie que ça debaroule, le chômage! Dans tous les temps ça n'a z'été comme ça. C'est pas ta peine de tant se tarabuster pour avoir le parmier méquier du monde, ni de faire de quat' z'années d'apprentissage, si on est z'obligé après de crevogner de faim la moiquié de son ésisistence. Pour le sûr, c'est jamais l'ovrier que s'enrichit dans c'tte partie; gn'a ben trop de mements oùsqu'y travaye pas. Nos gros negorciants marchands de soie, qu'ont tant ramyé de piastres d'arnièrement pour la hausse, peuvent ben à parsent s'arreposer et prendre de patience; au moinsse eusse y sont sûrs d'avoir de quoi boustifailler c't hiver et se chauffer les guibolles. Mais, nous autes qu'avons rien pu mettre de coin, nous n'ons qu'à tirer la langue et à nous brosser l'embuni.

Ça qu'esse le pus emmiellant, c'est qu'on voye de pareilles choses juste au mement oùsqu'le froil s'amène tâti. Velà l'époque oùsqu'on a besoin de tout; d'abord y faut de bonne frigousse et de vieille vinasse, ensuite de frusques chaudes que soyent ben doublées pour que ça n'empêche d'apincher la crevaison.

Avé ça, maginez-vous un peu comment qu'y avent z'y tiendre, ces pauvres t'amis que demandent qu'à travayer et qu'ont pas la pus matruie pièce à manigancer! Quand y vont chez les negorciants pour y charcher d'ovrage, on leur z'y repond: Gn'a rien à faire! Attendez encore! — et, d'autes fois, y s'cassent la frimousse devant de portes fremées. C'est ça qu'esse demarcourant, tout de même! Et portant y faut ben chiquer toujours; l'estôme est un mami que comprend pas le chômage, lui; les porpiétaux attendent pas leurs loyers, eusse, et,

RABAISFORT FABRICANT



quand vous êtes pas parsents au terme pour abouler vos pignoles, y vous flanquent z'à la porte comme de chiens galeux!

Ah! tout ça, voyez-vous les gones, c'esse pas du tout de drôllasseries, et vrai de vrai, ça n'arrange pas les affaires! Gn'a trop de choses que clochent et que vont de traviole. Çartainement, z'enfants, gn'a pas besoin de se ficher de besicles sus les quinquets pour renueler d'oùsqu'le mal peut viendre. Tez! je vas vous y fourrer le pif dessus et vous me direz si j'ai pas un picou de taille avé de narines que reniflent de loin.

Les raisons manquent pas. Gn'a d'abord c'tte sâle guerre d'Orient que semble n'avoir été z'interrompuse que pour arremcommencer bentôt avé pus de rage qu'avant. Faut pas être sorcier pour comprendre que les pissances des Uropes que n'envoyent d'z'arrepresentants à la Conference pour reganiser la paix font d'z'armements pire que jamais et se préparent au branle-bas



generable. Ça n'esse ben assez prové par les japilleries de l'empereur des Russiens et les dissecours du M'sieu Disraéli, le parmier menistre des Angrais. C'esse comme le Bisquemal; n'en velà z'un que se sarge de remuyer sa raquette; y vient de detrancanner de bajafferies à la Chambre des Purschiens, et ce vieux boime s'donnait d'z'airs tout plein rigolos et bon enfant. Ah! la charipe! Y n'est comme les ours; quand y vous montre ses gnagnes pour vous faire de risettes, c'est qu'y n'est ben près de vous mordre! T'esses connu, serpent! Eh ben, maintenant, les frangins, vous vitrez et sentez tout comme moi la cause porquoi le travail pour l'esqueportation n'esse complètement fichu z'à bas.

Mais c'est pas là encore le tout. Au sigro'lement esquetérieur s'est ajouté le sicoti chez nous; c't-à-dire, comme y z'appellent, la crise menisteriable. Nos menistres ont du depis quéque temps flanqué leur demission et y n'ont pas t'aeu z'encore de remplaçants. Ficheront-y le camp, le ficheront-y pas? S'y doivent pas rester — et ça serait le mieusse — faut qu'y nous debarrassent au pus tôt et pour tout de bon. Mais que donc que va viendre après eusse?

Ça, ça donne ben d'z'inquiétudes à tout le monde et surtout aux bons cetoyens, pace qu'on dit comme ça que notre parsident se laisse, de fois qu'y gn'a, trop facilement embobiner par ceusse-là que l'entourent et que sont pas toujours de republicains mimero un. Ainsi j'ai renuelé sus de papelards impolitiques que le Broguellie — vous savez ben çui-là qu'a z'été menistre et qu'était pour nous une vraie peste — n'a reçu ces jours darniers l'invitaison d'aller à la Parsidence pour y bajaffler de conseils sus la quesquion. Velà par ézemple une chose qu'esse impossible, et faut croire qu'on nous a raconté de blagues là-dessus; ça serait ben trop fort que nous soyons encore empatrouillés de ce borni-classe et des intrigants que font de collagne avé lui. Quoi qu'y n'en soye, le euchon de pillandres que manigancent la réassion se remuyent comme de vesons et font un boulvani de tous les guiables. Ça fait que de c'tte façon le travail nationnable qu'esse sur le flanc pour l'esqueportaison à cause de la guerre, se trove aussi estrangouillé chez nous, par rapport à c'tte gueuse de crisé menisteriable.

Velà tout de même de choses que sont vraiment emmiellantes et que surtout ne viennent guère dans le bon mement ! Quand on pense que tous nos commerçants, et principalement nos petits boutiquiers, comptent sur les fêtes que s'amènent, la Noyel et le Jor de l'An, pour se rattraper z'un peu et pour payer leurs loyers, ça fait regret de voir que ceusse que dirigent note grande fabrique gouvernementable oyent pas songé à nous éviter de pareils ablagements pour c'tte époque de l'année.

Ça qu'y n'aurait fallu, et qu'y faut à toute force maintenant, c'est au moins que les questions n'arregardant que nous soyent réglées au pus vite, pisqu'on peut rien sanger à celles que se tripotent là-bas chez les Trucs et ayeurs. Mon idée, à moi, c'est que note parsident M'sieu Mac-Mahon doit se mefier de tous ceusse que vodriont revindre sus l'eau pour petafiner encore nos affaires. Son devoir est tout marqué ; y n'a qu'à se rappeler ça que le pays a réclamé, chaque fois que nous ons fait de votaison, et se soviendre de ça que nous ons mis dans la pi-



gnotte du suffrage universable. Aussi y faut qu'y fasse le choix de ses menistres dans la majoritance des arreprésentants que nous ons t'envoyés ; — et, quant à ceusse-là, j'ai pas besoin de vous dire, les t'amis, de qué flanc y se trovent dans les assemblées.

Par file à gauche,... arche !!

JEAN GUIGNOL.

Au moment où nous allons mettre sous presse, la formation du nouveau cabinet est annoncée par une dépêche de l'agence Havas.

Parmi les ministres dont, paraît-il, la nomination doit paraître demain à l'Officiel, il en est dont l'opinion publique pourra accueillir favorablement l'arrivée ou le retour aux affaires ; d'autres enfin, comme le général Berthaut, dont le maintien surprendra péniblement les amis de la République qui redoutent avec tant de raison l'envahissement de l'esprit clérical.



PANTINS ET FICELLES

Pauvres gens !

Le froid commence à pincer dur.

Voici l'hiver avec son lugubre cortège de misères, de souffrances et de maladies.

Parmi les familles les plus intéressantes, il en est une sur qui la pauvreté semblait peser avec une rigueur toute particulière. La façon désespérée dont MM. d'Orléans poursuivaient récemment le paiement d'une somme de cinq cents francs à eux due par un simple doreur sur bois, indiquait assez à quel degré de gêne étaient réduits les membres de cette famille, et quelles inquiétudes faisait naître chez chacune de ces Altesses l'approche de la mauvaise saison.

A la pensée de voir les descendants de Louis-Philippe sans pain et sans charbon, mourant de faim et grelottant de froid, la charité publique s'était émue. On se demandait comment venir en aide à une si touchante infortune, sans blesser la susceptibilité bien connue des malheureux princes.

Ames sensibles, rassurez-vous !

Sans qu'il soit besoin d'organiser des quêtes ou des

concerts de bienfaisance en leur faveur, Nosseigneurs d'Orléans auront cet hiver le moyen d'entretenir le feu de leur humble foyer et de faire bouillir la marmite.

Il paraît que — voilà bien longtemps de cela — certains terrains, appartenant alors à Philippe-Égalité, avaient été confisqués à cet aïeul des d'Orléans et injustement attribués à la chancellerie de la Légion d'honneur.

Nos princes ont bonne mémoire quand il s'agit de réclamer de l'argent.

Ils ont donc réclamé, et l'Etat vient, à titre de restitution, de leur allouer une somme de douze cent mille francs...

Une bagatelle, qui néanmoins mettra un peu de beurre dans les épinards bien secs jusqu'ici des pauvres Altesses !

Savez-vous que MM. d'Aumale, de Joinville et consorts ont fait un acte non sans importance en revendiquant ainsi l'héritage de grand-papa Egalité ?

Car enfin on accepte pas l'héritage des gens, sans se déclarer quelque peu aussi l'héritier de leurs principes, sans se faire jusqu'à un certain point solidaire de leurs actions.

Or, grand-papa Egalité a voté la mort de son cousin Louis XVI..

Que va donc penser M. de Chambord, héritier de ce monarque peu veinard, quand il saura que, sans souci de la fusion, ses parents d'Orléans ont fait si haut sonner leur titre de descendants dudit Egalité ? A ce sujet, encore une question : Nosseigneurs assisteront-ils, le 21 janvier prochain, à la messe commémorative de la mort du royal guillotiné, ayant les poches gonflées de l'argent de leur aïeul ? Si oui, ce sera drôle ; mais pour que rien ne manquât au piquant de ce spectacle, il faudrait que l'héritier du bourreau Sanson fût dans la chapelle expiatoire placé à côté de M. le duc d'Aumale.

Enfin, lorsque Philippe-Egalité n'était pas occupé à faire couper le cou à ses cousins, il avait une marotte dont font foi les mémoires de Chamfort : il racontait que lui, Orléans, n'était pas plus Orléans que le premier cueilleur de pommes venu, et qu'il devait le jour à une heureuse... inconséquence de la duchesse sa mère avec un cocher. On n'a pas à un plus haut degré le sentiment et le respect de la famille.

Nosseigneurs acceptent-ils, avec l'argent de leur aïeul, ses prétentions généalogiques ?

CLIQUE-POSSE.

Il faut qu'un cabinet soit ouvert ou fermé

COMÉDIE D'ACTUALITÉ

D'après ALFRED DE MUSSET

M. Tout-le-monde. — Voyons, Messieurs, décidez-vous !... Restez ou sortez... Mais, de grâce, ne laissez pas ainsi votre porte entrebaillée. Par votre faute, voici quelque temps que chacun s'enrhume dans la maison. On n'en est encore qu'aux coryzas, mais, si cela doit continuer, gare aux fluxions de poitrine !

M. Dufaure. — C'est bon ! c'est bon ! On va sortir... Vous savez bien que nous ne demandons pas mieux.

M. Tout-le-monde. — Oh ! sur ce point, permettez que je garde quelque incrédulité.

M. Dufaure. — Comment ! Puisque nous avons donné congé de l'appartement...

M. Tout-le-monde. — Parce que vous aviez peur que, prenant les devants, on ne vous mît dehors... Enfin, pour le moment, ce n'est point de cela qu'il s'agit... Donc vous êtes décidés à vous retirer, et votre maudite porte, par où souffle un perpétuel vent coulis, va se fermer...

M. Dufaure. — Mes compagnons et moi nous n'attendons pour sortir que l'arrivée de nos successeurs.

M. Tout-le-monde. — Et, en attendant, vous priez Dieu qu'il n'en vienne pas ; sans doute même vous faites

vos prières possible pour les écarter. C'est toujours la même chose.

M. Exécutif. locataire principal (intervenant). — Allons, Messieurs, il faut prendre une résolution... Mon cher Dufaure, mon cher Berthaut, ne vous en allez pas ; restez tranquillement chez vous !

M. Dufaure. — C'est que...

M. Berthaut. — L'immortalité de l'âme et les causes finales...

M. Exécutif. — Oui, général, nous savons que vous êtes un théologien de première force ; vous nous l'avez fait voir en maintes circonstances, et je vous félicite de votre science... Mais aujourd'hui je ne vous demande qu'un *oui* ou un *non*. Voulez-vous rester ?

M. Berthaut. — Gerson dit *oui* et A-Kempis dit *non*... Entre ces deux opinions également respectables, il est permis d'hésiter.

M. Exécutif. — Ce n'est pas une réponse cela... Et vous, M. Dufaure, dites moi...

M. Dufaure. — Oui et non ; cela dépend !

M. Exécutif. — Toujours même ambiguïté... Quant à vous, M. de Marcère, nous avons eu quelquefois ensemble des rapports tant soit peu tendus ; mais aujourd'hui, et sans rancune, je vous prie de rester... Le voulez-vous ?

M. de Marcère. — Je verrai, je réfléchirai... Il y a certains de mes compagnons qui me plaisent, d'autres qui me sont désagréables...

M. Exécutif. — Il est donc dit que je ne pourrai pas obtenir une réponse catégorique... Et vous, M. Decazes?..

M. Decazes. — Puis-je rester, quand on m'a traité dans la boue ? Na !

M. Exécutif. — Mais qui donc vous a ainsi traité ?

M. Decazes. — Parbleu ! M. Laussédats, avec ses idées d'égalité... Comme si, dans une République dont les ministres sont des ducs, de pareilles utopies devraient voir le jour !..

M. Exécutif. — Non, décidément, rien n'est insupportable comme cette indécision dont nous ne pouvons sortir !

M. Tout-le-monde. — La chose serait pourtant bien facile à régler... Oubliez vos préférences comme vos préventions, M. Exécutif ; ne retenez pas ces messieurs que, d'ailleurs, l'on verra partir sans trop de regret : enfin laissez s'installer dans ce cabinet des gens estimés et aimés de la grande majorité des habitants de la maison.

M. Exécutif. — J'ai peine à m'y résoudre...

M. Tout-le-monde. — Il le faut cependant ; cet appartement n'étant ni clos ni ouvert, nous sommes exposés à un terrible courant d'air... Rien n'est plus malsain.

M. Exécutif (après avoir poussé un profond soupir ; appelant des personnes qui viennent du côté gauche). — M. Duclerc, voulez-vous occuper ce cabinet qui va se trouver libre ?



LETTRES D'UN AVOCAT D'ULULULU

TROISIÈME LETTRE

Monsieur Jean Guignol,

Il faut que je vous raconte le résultat de mon entrevue avec un petit clerc, que j'ai trouvé l'autre jour au Palais.

Je ne vous ai pas encore parlé de cette catégorie fort intéressante parmi les esclaves de dame Justice. Le petit clerc ou saute-ruisseau a la mission spéciale de gratter du papier timbré et de courir la ville, aux appointements magnifiques de 2 à 300 francs par an. S'il n'a pas de quoi devenir gras avec cette somme, tant pis ou plutôt tant mieux : il sera plus léger et plus alerte; comme les jockeys, il ne faut pas qu'il dépasse un certain poids.

Le petit clerc, né malin, comme tout Français, connaît tous les coins et recoins du palais, sait toutes les anecdotes scandaleuses ou non, et connaît le fond du sac de chacun des avoués et des avocats.

Après avoir bavardé avec moi pendant une heure et m'avoir rapporté toute la chronique drôlatique des petits clercs, il m'a montré un rouleau de papier tombé de la serviette d'un avocat.

J'ai déplié le rouleau. C'étaient des vers. Il est une variété d'avocats : l'avocat rimeur.

La pièce de vers est un portrait de confrère. L'original est-il de Lyon, de Paris ou d'Ulululu? Voyez et jugez. Comme il pourrait ne pas se reconnaître lui-même, si vous le reconnaissez, vous le lui direz.

Maître LIMPORTANT

C'est un avocat d'importance,
Grand, gros, gras, solennel, pesant,
De port haut, de large prestance;
Tout est chez lui fort suffisant
Excepté l'éloquence.

Plein de morgue et majestueux
Comme un mylord, il dodeline
Sa tête aux favoris joyeux;
Sa lèvre épaisse et pateline
Dit : mon maître est heureux.

Superbe, drapé dans sa toge
Comme un vieux sénateur romain,
Il pense, il rêve, il s'interroge :
Que pourra-t-il être demain ?
Il se fait son éloge

A lui-même, tout humblement :
Il ferait un si beau ministre !
Mais ce gueux de gouvernement
Se conduit toujours comme un cuistre,
Sans nul discernement

Des talents et des aptitudes...
Au collège, docte écolier,
Il a fait de bonnes études ;
Fort en thème, sans sourciller,
Et sans efforts trop rudes,

Il peut conjuguer, décliner,
Son savoir en géographie
Lui permet bien de soupçonner
Que « Neuf-York » est en Australie...
On pourrait s'étonner

Qu'un avocat de ce mérite
Ne soit pas juge, ou président,
Ou conseiller ; et qu'on hésite
A récompenser son talent.
Sa modestie évite

Toujours les honneurs, répond-on.
D'aucuns pourtant, avec mystère,
Murmurent qu'au fond d'un carton,
Bien caché dans le ministère,
Faite d'un humble ton

Dort une touchante supplique
D'avocat demandant un roi,
Mais en homme vraiment pratique,
Postulant quelque gros emploi
Sous notre République.

Il berce son illusion,
Il dorlote son portefeuille
Qu'il balance avec onction
Sur ses bras, jusqu'à ce qu'on veuille —
O satisfaction ! —

Lui confier la présidence
D'une cour ou d'un tribunal.
Il s'arrondit dans sa puissance,
Se donne un maintien doctrinal,
Comme pour l'audience.

Il s'installe au fauteuil moelleux,
S'y carre gravement, ronronne
En magistrat judicieux ;
Il juge, il prononce, il ordonne...
Rêve délicieux !

Ce grand avocat d'importance
Mourra peut-être brusquement
D'indigestion d'espérance,
Mais jamais d'un étouffement
Causé par l'éloquence !

Mon petit clerc m'a promis de fouiller chaque semaine dans la serviette de l'avocat rimeur, et de m'apporter de petits papiers qu'il y a entrevus, et sur lesquels il y avait les noms suivants : M^{es} Tartufe, Legrincheux, Lapinblanc, Randehaud, Ratapoil, etc., etc.

A bientôt, monsieur Guignol, et mille amitiés.

COGNE-MOU.

Avocat à *Justitia*, province de *Veritas*, (Ulululu).

GANDOISES DE LA SEMAINE

J'ai demandé, il y a longtemps de cela, qu'on voulût bien repeupler le Parc de la Tête-d'Or dont les cabanes et les pelouses sont absolument privées d'animaux. Il paraît que, comme dit don Quichotte à son écuyer Sancho Pança, je n'avais pas tout le tort, car voilà qu'un de mes confrères — un grand — prône aujourd'hui la même idée. Donc je n'ai qu'un tort, c'est d'arriver trop tard.

J'avoue humblement qu'il ne m'est pas venu à l'esprit de proposer qu'on fit les choses sur une aussi vaste échelle que le fait mon confrère, mais il faut me tenir compte de ce que *Guignol illustré* ne travaille que dans le petit format.

Il ne s'agirait de rien moins que d'acheter la ménagerie de M. Bidel et d'en disperser le personnel à quatre pattes dans le Parc. Mon confrère indique une disposition assez originale pour l'utilisation des fauves en particulier : il voudrait qu'on les installât dans les allées. Je demande à réfléchir avant d'approuver un tel projet, et j'espère que la Commission chargée de pourvoir à l'embellissement du Parc m'imitera, ce qui flattera beaucoup mon amour-propre, et me paraît au moins nécessaire dans la circonstance. Car enfin, si l'on met les fauves dans les allées, où mettra-t-on le public? Voyez-vous d'ici les promeneurs obligés de se réfugier sous bois ou de fouler les gazons.

Voilà ce que j'appelle une jolie imagination.

Mais ce n'est pas la seule de mon grand confrère : il a trouvé un truc sans pareil pour recommander la petite affaire dont il s'agit. Il raconte qu'une femme sensible s'est trouvée mal en voyant les bêtes de M. Bidel. Si l'on pense que ce soit là une raison pour emmagasiner la ménagerie Bidel au Parc de la Tête-d'Or, vrai, c'est qu'on n'est pas difficile. Je ne vois pas ce qu'il y aurait d'attrayant à voir des femmes sensibles s'évanouir dans les allées devant les fauves.

M. Duclerc. — Cela dépend des conditions.

M. Exécutif. — Toujours des conditions!.. Et vous, M. Jules Simon..?

M. Jules Simon. — L'appartement me plaît assez, je ne le cache pas; mais, avant de rien décider, je voudrais savoir avec qui je devrai le partager?

M. Exécutif. — Il y a d'abord M. Dufaure, un homme charmant...

M. Jules Simon (faisant une moue significative). — Hum! Hum!

M. Exécutif. — ... Et puis M. Berthaut, un théologien doublé d'un militaire.

M. Jules Simon (vivement). — Oh! pour celui là... jamais de la vie je ne consentirai à devenir son commensal.

M. Exécutif. — Je tiens à M. Berthaut, et, puisque vous refusez, je vais chercher un autre que vous pour lui tenir compagnie... (A M. Tout-le-monde). Vous voyez que je fais toutes les concessions possibles pour vous satisfaire... Malgré mes divergences d'opinion avec M. Simon, je me suis adressé à lui.

M. Tout-le-monde. — M. Jules Simon n'est pas précisément l'homme que nous aurions voulu; mais enfin il faut reconnaître que son entrée dans la maison serait un réel progrès... Faites-lui des concessions et tâchez de vous entendre!

(Plusieurs personnages arrivent par la droite jusqu'au seuil de la porte ni ouverte ni fermée).

M. de Broglie. — C'est moi! J'ai dans le temps occupé le logement et je demande à revenir.

M. Buffet. — Moi de même.

M. Tout-le-monde. — Ah bien! il ne manquerait plus que cela!.. A la demande générale, vous avez été expulsés, chacun étant indigné de la conduite que vous meniez dans la maison... Et vous avez le front de demander qu'un nouveau bail soit consenti à votre profit!.. Je pense bien, M. Exécutif, que vous allez congédier ces gens-là comme ils le méritent!

Senatus. — Quel est ce tapage? On ne peut donc pas dormir tranquille!

M. Tout-le-monde. — Pardieu! Il vous sied bien de faire l'ignorant. C'est vous qui, plus que tout autre, avez conduit l'affaire... Vous avez fait en sorte que ces Messieurs voulussent s'en aller et, maintenant qu'il s'agit de leur donner des successeurs, vous mettez dans les roues tous vos bâtons de vieillesse...

Senatus. — Mesurez vos paroles... Je suis un vieillard respectable...

M. Tout-le-monde. — ... Qui dort les trois quarts du temps et ne se réveille que pour méditer et faire de nouvelles méchancetés... Tenez! allez vous coucher!

Camera. — Pas moyen de travailler sérieusement!..

J'ai à mettre à jour les comptes de la maison; il m'est impossible de mener à bien une si délicate besogne, troublé comme je le suis par les perpétuelles allées et venues qui se font dans ce maudit cabinet.

M. Exécutif. — Il faudrait pourtant que ces comptes pussent être présentés le plus tôt possible...

M. Tout-le-monde. — Sans doute... Mais mon ami Camera a parfaitement raison; la situation est telle que, tant qu'elle n'aura pas changé, tout travail peut et doit demeurer suspendu... Voyons, M. Exécutif, une bonne fois, décidez-vous!.. Il faut que la porte de ce cabinet soit ouverte ou fermée. Les courants d'air sont chose dangereuse; chacun est malade dans la maison.

M. Négocier (toussant à rendre l'âme). — Je crois bien... Me voilà pincé, moi! Et juste à l'époque du jour de l'an! Comme c'est agréable!

M. Exécutif. — Vraiment, Messieurs, je n'y puis rien, et...

M. Tout-le-monde. — Allons donc! M. Exécutif; mettez-y un peu de bonne volonté et sans peine vous comprendrez ce qu'il vous reste à faire. Puisque ces Messieurs veulent partir et que personne ne paraît disposé à les regretter trop vivement, laissez-les se retirer, et, comme c'est votre devoir, donnez leur pour remplaçants ceux dont chacun demande l'entrée dans la maison!

Voilà une manière de recommander une proposition qui ne serait jamais venue à Guignol, et il s'en vante.

* * *

Avant que la folie carnavalesque s'empare du palais de l'Alcazar, et qu'Antony Lamothe y vienne cueillir de nouveaux lauriers, il vient de s'y donner une fête splendide qui mérite à tous égards qu'on y applaudisse, ce que je fais avec le plus vif plaisir.

La métallurgie lyonnaise a donné samedi dernier un bal magnifique dans la salle où, quelques jours avant, le chanteur Faure recueillait une riche moisson de bravos.

Il est un monde dans lequel on se fait difficilement, ou même pas du tout, une idée exacte de ce que c'est qu'une fête organisée par la démocratie. Pour beaucoup de gens, la classe des travailleurs, de ceux qui produisent, ne représente que les amis des plaisirs bruyants, trop bruyants; ils s'imaginent que les ouvriers ne s'amuse-ment que s'ils font tapage.

Quelle erreur, et qu'il y a loin de là à la vérité!

Au lieu du bruit et du désordre, le calme, la dignité, le respect de soi-même et des autres. On ne trouvait pas au bal de samedi l'afféterie qui règne le plus souvent dans certaines réunions dansantes et solennellement ennuyeuses, mais on y voyait la franchise et la gaieté peintes sur tous les visages. Nos compliments bien sincères aux organisateurs de ce bal charmant qui laissera de si agréables souvenirs à ceux qui y ont assisté, et qui a fini ainsi que finissent toutes les réunions populaires : par une bonne action.

Avant de se quitter on a fait une collecte dont le produit est destiné à venir en aide aux familles des détenus politiques et aux ouvriers de Vienne. Cette collecte a produit 131 francs, somme qui s'est élevée ensuite à 181 francs, grâce à la générosité de M. Vaubertand, directeur de l'Alcazar, qui a voulu s'associer pour cinquante francs à l'acte louable qui clôturait si dignement le bal donné dans son établissement.

* * *

Jeudi dernier a eu lieu la cérémonie d'ouverture de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, qu'un décret du Président de la République vient de placer sous la haute direction du ministre.

M. Welche présidait la cérémonie, et il était assisté de M. Ronchard, inspecteur des beaux-arts et de M. G. Lafenestre, chef de division au ministère.

Il y a eu des discours prononcés, et M. le Préfet, après avoir officiellement fait connaître les noms des membres de la Commission d'administration, a annoncé qu'une affiche fera connaître prochainement l'ouverture effective de l'Ecole réorganisée.

Réorganisée! Voilà le grand mot lâché, voilà ce que l'on attend depuis le jour néfaste où un préfet non moins néfaste, M. Ducros, a désorganisé cette école.

Directeur et professeurs seront nommés par le ministre : il est donc permis d'espérer que l'avenir sera digne d'un passé déjà loin de nous, et qui a jeté sur l'Ecole des Beaux-Arts un si vif éclat que l'époque sombre que nous venons de traverser ne le fera pas oublier.

Le ministère a eu l'excellente pensée d'offrir la direction à une illustration de l'art, à M. Chenavard, qui n'a pas cru devoir accepter, parce qu'il a craint que son grand âge ne lui permit pas de remplir cette importante mission. Il faut regretter la décision de M. Chenavard dont le concours eût été si précieux.

On nous assure que le fabricant de petits anges en plâtre qui fut le préféré de M. Ducros, sera, dans tous les cas, remplacé par un artiste de grand talent. Ce ne sera pas le cas de dire : plus ça change et plus c'est la même chose.

* * *

Je ne parle jamais de choses religieuses, d'abord parce que ce n'est pas amusant, et ensuite par la raison que cela ne m'intéresse guère.

Mais il est des circonstances dans lesquelles il faut faire violence à ses habitudes, et je considère que l'illumination du 8 décembre vaut qu'on en parle.

Quand je dis : vaut qu'on en parle, je m'entends et fais mes réserves.

La *Décentralisation*, qui feint d'ignorer l'origine vraie de cette illumination, pousse des cris de joie, elle entonne, de sa voix nasillarde, un véritable cantique de triomphe, ce qui tendrait à faire croire que la feuille étoilée — ne pas lire étioilée — a quelque chose de commun avec le sage : elle se contente de peu.

Certainement il y avait beaucoup de lampions aux fenêtres, mais vous conviendrez bien que, si ça prouve quelque chose, ce n'est pas la sympathie pour les préneurs d'illuminations.

S'il y avait eu une élection politique le 9 décembre, les électeurs eussent choisi un libre-penseur; et s'il avait eu un concurrent, celui-ci aurait obtenu douze voix, comme d'ordinaire.

Vous le savez, Lyonnais, les succès des amis de la *Décentralisation* s'en vont en fumée.

GNAFRON.

CORS ET MUNETTES

LE SIEUR JOUBERT

OU

LE NOUVEAU GASTIBELZA

ROMANCE

Musique de Monpou.

L'honorable M. Ménier exposait à la tribune ses théories relatives à l'impôt sur le capital. Les partisans de l'Empire — M. Paul Granier (de Cassagnac) en tête — interrompaient constamment l'orateur en répétant ce mot que sans doute ils jugeaient très-spirituel : *cacao, cacao!*

Voici quelle verte riposte se sont attirée, de la part de M. Ménier, les interrupteurs bonapartistes : « Parmi ceux qui crient : cacao! faisant ainsi allusion à ma profession, dont je suis fier, je remarque M. de Cassagnac qui doit s'y connaître, puisque j'ai fourni son oncle; et même j'ajouterais que, si le neveu veut me payer ce qui m'est dû, j'en serai très heureux. » (Tumulte).

A ce moment un incident se produit. Un individu, placé dans une tribune, s'écrie : *Vive Napoléon IV!*

Cet homme, aussitôt arrêté, a été reconnu pour être un nommé Joubert, jardinier, lequel ne jouit pas, paraît-il, de toutes ses facultés mentales.

(Chambre des Députés. — Séance du 9 décembre).

Le sieur Joubert était à la séance

Où Paul Granier

Interrompait avec tant d'élégance

Monsieur Ménier;

Et depuis lors sa raison est troublée,

Car tout-à-coup

Le vent qui souffle à travers l'Assemblée

L'a rendu fou! (*bis*).

En écoutant les hommes de Décembre,

Joubert s'est dit :

Tant plus on est de fous, même à la Chambre,

Tant plus on rit!

Aux cris de Paul, lors sa voix s'est mêlée —

Drôle de goût! —

Le vent qui souffle à travers l'Assemblée

Le rendait fou! (*bis*).Si l'on a dû mettre la *camisole*

Au sieur Joubert,

C'est qu'il avait répété ta parole,

Tristan-Lambert!

Les badingoins ont la tête fêlée;

Voyez-les tous!

Le vent qui souffle à travers l'Assemblée

Les rend tous fous! (*bis*).

CADET.



PAROLES ET MUSIQUE

Ah! pour l'année prochaine, disait-on, on n'attendra pas au mois de février pour prendre une décision, relativement à la Direction du Grand-Théâtre; il ne faut pas laisser au successeur de M. Senterre, l'excuse, si sa troupe est mauvaise, de dire que, quand il fut nommé, tous les artistes de valeur étaient déjà engagés.

C'est sagement pensé; mais il ne paraît pas que l'on se presse de mettre les actes d'accord avec les paroles, car on assure que le cahier des charges qui doit être imposé au nouveau directeur n'est pas prêt.

Vous verrez qu'il se trouvera, un jour, des gens pour accuser le Conseil municipal de ce retard dont, cependant, il n'est pas responsable.

Pour peu que les choses durent ainsi, nous voilà

exposés à subir, l'an prochain, une troupe du genre de celle qui trône en ce moment sur les planches du Grand-Théâtre.

Comme ce serait amusant de retrouver des artistes de la force de M. Sacareau, de M. Darthès, de M^{me} Depoitier, etc., etc. Quelle pépinière d'illustrations!!

Nous avons à enregistrer deux événements importants, qui se sont passés ces jours-ci chez M. Senterre : les débuts de M. Laurent, le très lourd ténor léger, dont nous avons annoncé la venue, et l'admission de M. Barbet, en qualité de second ténor léger.

M. Barbet est ce que l'on appelle un artiste bon enfant pour la Direction, à laquelle il est toujours disposé à être utile; il chanterait tous les jours, si on le lui demandait.

Le public s'est montré indulgent pour M. Barbet, qui paraît affligé d'une constante fluxion, à laquelle on attribue la façon fâcheuse dont il *rend* ses rôles.

Lorsque le fluxionné Barbet faisait son troisième début, j'ai entendu un ami de la Direction recommander le débutant par cette phrase touchante : c'est un si bon père de famille! Un second spectateur, fatigué de voir paraître chaque soir des figures nouvelles, disait, en haussant les épaules : après tout, qu'importe, autant celui-là qu'un autre, puisqu'il est certain que nous n'aurons que le fond du panier.

Voilà où nous en sommes : on reçoit un second ténor parce qu'il est bon père de famille et qu'on désespère d'avoir moins mauvais.

J'ai assisté aux deux premiers débuts de M. Laurent, et je m'explique pourquoi il était libre de tout engagement à une époque si avancée de l'année théâtrale.

M. Laurent, on le sait, n'a pas le physique de son emploi; il semble que la nature l'ait plutôt destiné à exercer la profession qu'a illustrée Rossignol-Rollin, qu'à interpréter des rôles qui exigent du charme, de la grâce et aussi de la voix.

Tout est sombre chez M. Laurent, le jeu et l'organe, et pendant les représentations du *Songe d'une nuit d'été* et des *Mousquetaires*, on se posait cette question : lequel est le plus froid du jeu ou de l'organe?

Pauvre Shakespeare, infortuné Olivier d'Entragues, vous êtes aussi à plaindre qu'à blâmer!

Dans ces deux opéras, on retrouve les mêmes interprètes; M^{lle} Isaac, à qui je demande pardon de la citer en telle compagnie, M. Laurent, Chopin et Barbet, et M^{me} Depoitier.

On sait que M. Chopin joue et chante mal le rôle de Falstaff, qui n'est pas du tout dans ses cordes; le personnage du capitaine Rolland dans lequel il avait réussi une première fois, ne lui a pas été favorable lundi dernier.

M^{me} Depoitier trouve commode de passer son air du troisième acte du *Songe*, et j'avoue que je n'ai pas le courage de lui en vouloir; je l'en remerciais presque car, lorsqu'elle chante, on croirait entendre un enfant qui crie tout en pleurant.

Il reste donc pour racheter tant de défectueuses nullités, M^{lle} Isaac, qui est une Reine et une Athénaïs de Solanges d'un incontestable talent, talent qui s'égrené sans porter tout son fruit, à cause de son entourage.

On annonce les débuts de deux artistes de la troupe de grand opéra : M. Comte, qui chantera les basses et M. Lourde, qui succédera à M. Brégal et à M. Sacareau.

Je souhaite plus de chance à ces Messieurs qu'à leurs prédécesseurs. Quel que soit leur mérite, dont je ne veux pas préjuger, les débutants se trouveront en présence d'un public fatigué, ennuyé de par les débuts sans résultat heureux auxquels il assiste depuis trois mois et demi, et qui en est venu à se dire ainsi que je l'indique plus haut : après tout, zut, autant celui-là qu'un autre! Je veux espérer toutefois que M. Comte et M. Lourde n'ont pas besoin d'avoir la lassitude du public pour auxiliaire, et que leur mérite suffira à les faire bien accueillir. C'est ce que je leur souhaite, et le paradis à la fin de leurs jours. CEIL-DE-LYNN.

Nous avons le devoir de remercier le public lyonnais de l'excellent accueil qu'il a fait à l'ALMANACH DE GUIGNOL ILLUSTRÉ dont le succès a dépassé nos espérances.

La première édition de notre petite brochure ayant été rapidement épuisée, nous en avons fait tirer une seconde; ceux de nos lecteurs qui n'ont pu se procurer encore l'Almanach de Guignol sont donc prévenus que des exemplaires sont actuellement à leur disposition dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux.

Pour la vente en gros, s'adresser rue Quatre-Chapeaux, 14.

L'Administration du Journal de Guignol illustré.

Le Gérant, THEULE.